

Jean Tellez

# La joie et le tragique

Introduction à la pensée  
de Clément Rosset



Germina

Clément Rosset est un philosophe musicien – ou un musicien philosophe. Cette particularité est à tenir en compte si l'on veut aborder au mieux son œuvre et savourer pleinement son écriture, qui est presque toujours une mise en musique. Non seulement elle recourt à de nombreux exemples musicaux, mais elle joue elle-même des airs : l'air du désir, de l'identité personnelle, de l'insignifiance du réel... Cette singularité d'une pensée indissociable de la musique était déjà celle de Nietzsche, qui n'était pas seulement un philosophe musicien, mais « un musicien philosophe », « amené à la méditation philosophique par une réflexion incessante sur la nature de la jubilation musicale<sup>1</sup> ».

Cette « réflexion incessante sur la nature de la jubilation musicale » semble plutôt caractériser la philosophie de Clément Rosset ; elle ne s'y résume pas, mais trouve dans cette réflexion son inspiration, ses thèmes, son air propre et, surtout, son *secret*. Voilà qui peut paraître en effet relativement peu avouable : qu'un philosophe n'ait rien d'autre en vue – comme c'était apparemment le cas de Nietzsche – que de réfléchir à la « nature de la jubilation musicale », cela pourrait faire scandale (si cela venait à trop se savoir). Un certain climat est alors suggéré. Malgré sa très grande clarté et sa joyeuse diversité, la pensée de Clément Rosset reste en quelque manière sur la réserve. En cela aussi, elle est musicale. Une musique enchante sans jamais mettre à jour le secret de son charme.

---

1. *La Force majeure*, Les Éditions de Minuit, 1983, p. 46.

On ne trouve donc pas dans son œuvre l'habituelle machine discursive des philosophes : la machine produisant des arguments à la chaîne (où les philosophes mêlent d'ailleurs inextricablement leurs arguments à ceux de leurs prédécesseurs). Ce sont des thèmes, des airs qui sont alignés ou fondus l'un à l'autre. La rigueur des textes est musicale. La rigueur logique, argumentative est portée par une cohérence musicale.

Il en ressort une thèse générale, qui est sans doute la plus fondamentale de la philosophie de Rosset : il n'y a rien à dire sur la vie que la musique ne dise déjà. « La musique n'est pas une métaphore de la vie, mais la forme épurée, la quintessence de la vie<sup>1</sup>. » La philosophie n'a pas d'autre inspiration, elle ne peut suivre aucune autre piste. Cela peut apparaître comme une tâche très simple et très difficile. Très simple : il ne s'agit que d'écouter ce que dit la musique. Très difficile : comment transcrire en mots ce qu'elle dit sans les mots ?

### *Le tragique et la joie*

Selon une idée commune à Schopenhauer et à Nietzsche, il n'y a de musique que sur un fond de tragédie. La musique est la « quintessence de la vie » parce qu'elle exprime la quintessence du tragique. Mais qu'est-ce que le tragique ? Malgré quelques éléments assez clairs, nous allons vite pressentir que la notion est énigmatique. Est tragique, en premier lieu, l'absence totale de justification et de sens de la vie. Vivre, exister ne peuvent se traduire, au niveau de nos réflexions et discours, que par un silence stupéfait. Le tragique est « ce qui laisse muet tout discours, ce qui se dérobe à toute tentative d'interprétation<sup>2</sup> ». Est tragique, en second lieu, la mort, ainsi que le

---

1. Entretien accordé au *Monde de l'éducation*, n° 275, nov. 1999.

2. *Logique du pire*, Éléments pour une philosophie tragique, PUF, 1971, réédition « Quadrige », 2008, p 57.

caractère dérisoire qu'il en résulte de toute vie et de toute existence. En résumé, le tragique est ce qui rend la vie impensable et invivable.

La vision directe et lucide du caractère tragique de la vie n'interdit pas une profonde et intense jubilation. C'est le paradoxe dont toute l'œuvre de Rosset est tissée, c'est là son point crucial. On pourrait soupçonner qu'une telle expérience de la joie est entièrement propre à l'auteur de *La Force majeure* – ainsi qu'à Nietzsche et quelques autres penseurs –, ce qui la rendrait incommunicable et impossible à élucider. Nous ne renoncerons pas toutefois à comprendre. Sur quel *secret* repose cette compatibilité – voire cette solidarité – du tragique le plus absolu et de la joie la plus profonde ? Comment peut-on aimer une vie qui a des relents de cauchemar ? Comment peut-on l'aimer en outre avec cet appétit et cette allégresse dont tout l'œuvre de Rosset témoigne ? Question d'autant plus légitime qu'il n'y en eut pour lui jamais d'autre : « Comment concilier l'amour de l'existence avec l'ensemble des arguments plausibles ou raisonnables qui tous contribuent à tailler celle-ci en pièces ?<sup>1</sup> »

### *Du tragique au réel*

Le tragique gardera une part d'énigme malgré toutes les explications. Rendant la vie impensable, il est l'énigme même de la vie. On devra en dire autant de l'autre grand thème de la philosophie de Rosset : le réel. Sans doute « réel » et « tragique » désignent-ils la même chose, la même énigme. Leur double emploi dans l'œuvre tient d'abord à des raisons chronologiques. « Tragique » paraît être le terme adéquat pour caractériser la première philosophie. Elle commence en 1960, quand un jeune homme de vingt ans écrit son premier livre : *La Philosophie tragique*, et s'achève en 1973 avec le texte le plus systématique et le plus ample de toute l'œuvre : *L'Anti-nature*

---

1. *Le Choix des mots*, Les Éditions de Minuit, 1995, p. 16.

(Nous distinguerons une première et une seconde philosophie tragique). « Pensée du réel » paraît plutôt caractériser l'œuvre à partir de la publication du *Réel et son double* en 1976.

Pour schématiser excessivement on pourrait dire que l'on passe de : « Il ne faut pas prendre le tragique au tragique » à : « Il faut prendre le réel au sérieux ». Mais la différence tient surtout à un changement complet dans l'écriture, la structure des écrits, le ton, les thèmes abordés et les références utilisées : virage à 180° qui fait penser à une véritable métamorphose. On peut douter qu'il s'agisse du même auteur : tout, ou presque, a changé. Le deuxième auteur introduit un élément burlesque dans sa philosophie (et révèle un burlesque inaperçu jusqu'alors dans presque toutes les philosophies renommées). Si le premier refusait de prendre au tragique le tragique, il ne le faisait pas moins avec des accents tragiques. Le second, qui veut prendre au sérieux le réel, le fait avec une verve comique inimaginable en philosophie.

Ce qui relie les deux auteurs, c'est une indéniable filiation du « tragique » au « réel ». Toutefois, à la question : « Est-il possible de supporter le réel ? », s'ajoute la question : « Est-il possible de l'approcher, de le voir ? » Le fil directeur de l'œuvre sera désormais de montrer les piteuses façons adoptées par les humains pour supporter le réel, ainsi que leurs dérisoires certitudes de l'apercevoir. Le thème du *double* éclairera ces deux impasses et ces deux illusions. Face à ce qui existe, nous sommes irrésistiblement poussés à voir ce qui n'existe pas, à créer instantanément un double de toute situation désagréable, voire un double du monde lui-même.

Cette distinction, très profondément tranchée, entre ce qui existe et ce qui n'existe pas, est une des clés de l'œuvre. Une représentation du réel (un double), quelle qu'elle soit, ne dit rien en elle-même du réel. Tout ce qu'il peut arriver de relativement heureux quand on se représente un événement ou une réalité, c'est de voir s'écrouler subitement cette représentation, d'en réaliser l'inanité. Cela survient, nous le verrons,

en de multiples occasions. Mais il n'en est sans doute pas de meilleure que la musique elle-même. La musique fait sentir d'une manière bouleversante qu'il n'y a rien à dire du réel, en dehors de ce qu'elle dit. Toutes les représentations, tous les efforts de donner sens à la vie s'écroulent au moindre morceau de Mozart.

Peut-on se débarrasser des doubles ? Il est bien sûr prématuré de répondre. Mais il est clair que la question de la joie est indirectement posée par là.

### *L'écriture de Rosset*

Écriture sans impatience : elle paraît voir très clairement ce qu'elle a à dire, mais ne se presse ni de le dire ni de le dire directement. Écriture qui se cherche, atelier permanent où l'on s'ingénie à exprimer toujours mieux ce que l'on sait. Cela explique que Rosset ait pu dire : « J'ai toujours écrit d'abord et essentiellement pour moi-même<sup>1</sup>. » Écrire, c'est tenter de résoudre une certaine confusion. Il ne s'agit pas d'une confusion dans la pensée, mais de cet embarras où plonge le langage quand on le met en œuvre au service d'une idée vraie et d'une réalité. Le langage est incroyablement apte à décrire le faux et l'inexistant, et extraordinairement retors à l'heure de dire la vérité et le réel – à moins de se contenter de la pure redite : « les choses sont ce qu'elles sont », ce qui ne manque nullement de profondeur comme nous le verrons, mais ne peut constituer une œuvre philosophique.

Dans ces conditions, une écriture ne peut être qu'un certain art de la capture, « une cueillette d'éléments hétéroclites<sup>2</sup> ». Les *Aventures de Tintin et Milou*, les *Voyages extraordinaires* de Jules Verne, le cinéma, la musique, les contes voisinent avec les grandes œuvres de la littérature et les grands systèmes

---

1. *Ibid.*, p. 14.

2. *La Nuit de mai*, Les Éditions de Minuit, 2008, p. 23.

philosophiques. Tout est bon à prendre quand il s'agit de *piéger* le réel quotidien, pour le conduire, note après note, à se montrer lui-même. Le secret est de faire entrer en résonance et consonance tous ces fragments du réel qu'on a réussi à piéger<sup>1</sup>. Nous voici ramenés à la composition musicale. Les musiciens intègrent dans leurs partitions des morceaux d'autres partitions, comme Tchaïkovski dans *Le lac des cygnes*, comme Luciano Berio ou Pierre Boulez<sup>2</sup>. Ici toutefois, ce sont des bouts de réel qui sont intégrés. L'écrit philosophique aura quelque chose à voir avec le journal d'annotations, où l'on reporte tout ce qu'on a lu, écouté, vu d'intéressant. Rosset en arrive presque à affirmer que ses livres « ne sont que des citations mises bout à bout et agrémentées d'un propos personnel<sup>3</sup> ».

L'écriture philosophique relève ainsi de la littérature. Dans la littérature, aussi bien que dans la philosophie, il s'agit de capturer de la vie, de la vérité, du réel. La première capture des faits qui sont des parcelles, des fragments, la seconde « relie ces faits pour tenter l'intelligence d'une vérité plus générale<sup>4</sup> ». L'écriture n'est plus la transcription d'une pensée toute élaborée, elle n'est pas quelque chose qui viendrait en plus, « en dangereux supplément » comme le disait Derrida. Si elle est bien une série de ruses et d'artifices, c'est qu'elle cherche à piéger la pensée vraie, la pensée réelle. Cela ne veut pas dire qu'elle voudrait capter des « idées » – des idées, nous n'en avons que trop – mais qu'elle cherche à piéger le fuyant, l'invisible, l'indicible : le réel.

Cela éclaire une impression qu'auront ressentie tous les lecteurs de Rosset : l'idée exposée est simple et convaincante, mais elle n'apparaît que par mille ruses, artifices, inspirations

---

1. Entretien avec Sébastien Charles, dans *La Philosophie française en questions*, Liber, 1999, en édition de poche, Biblio Essais, p. 292.

2. *La Nuit de mai*, p. 24.

3. Entretien avec Sébastien Charles, p. 293.

4. *Le Choix des mots*, p. 65.

subites, détours, retours inattendus. Elle paraît n'avoir d'autre véhicule qu'une heureuse écriture, en ce qu'elle va de trouvaille en trouvaille – ce qui en fait aussi une écriture heureuse. Je propose de la suivre. J'invite à une expérience de lecture, ne prétendant nullement livrer un traité sur l'ensemble de l'œuvre. Certains me reprocheront peut-être des simplifications, des oublis ; ils penseront que je n'ai pas rendu justice à la richesse et à la diversité déroutante de la plupart des textes. Mais j'ai choisi de m'adresser de préférence – comme le veut l'esprit de cette collection : « Les clés de la philo » – à ceux qui ne connaissent pas l'œuvre de Rosset ou ne la connaissent que très sommairement. J'ai essayé néanmoins d'en donner une idée générale et fidèle.